

dures... Ce matin, je n'avais pu obtenir un instant de silence ni d'attention; toute la classe semblait en révolte, et le tumulte était excité par deux grandes élèves, Blanche et Nathalie... Blanche est la fille d'un riche négociant, elle a tous les grands airs que peut donner la fortune, et elle méprise profondément ceux qui n'ont pas le droit de se jucher sur des sacs d'écus pour juger le genre humain; Nathalie n'est pas riche, mais son esprit, sa facilité, en ont fait un des *gros bonnets* de la classe; elle mène les autres, et ce matin elle les menait à l'indiscipline la plus complète. Je ne pouvais me faire obéir, quand madame Delacroix est entrée. Sa présence a imposé silence aux plus mutines, et elle m'a priée de continuer la leçon. C'était une leçon de grammaire. Je l'avais préparée avec soin; je savais ce que je devais dire, et pourtant la mémoire et la présence d'esprit me firent soudain défaut: je me troublai, je balbutiai quelques paroles sans suite, et des larmes que je ne pus retenir inondèrent mes joues. L'insubordination de mes élèves, la présence subite de madame Delacroix provoquaient en moi ce trouble nerveux dont je ne fus pas maîtresse, et à travers mes pleurs, je voyais les coups d'œil ironiques qu'échangeaient Blanche et Nathalie.—"Remettez-vous, Mademoiselle, me dit madame Delacroix, d'un ton assez doux, et faites une dictée à ces demoiselles."

J'obéis, et, pendant que je cherchais un livre, madame Delacroix continua à gronder la classe. Les élèves baissaient la tête; deux ou trois d'entre elles paraissaient tristes de m'avoir contristée, et un meilleur esprit gagnant de l'une à l'autre, il me fut possible de leur faire une courte dictée et de reprendre la leçon si malheureusement interrompue. Au sortir de la classe, je dus présider la récréation; je m'efforçai de faire bonne contenance, mais je me sentais bien souffrante et le cœur oppressé. J'entendis Blanche dire à Nathalie:—Vois donc comme mademoiselle est pâle! elle a peur d'être grondée par madame Delacroix, ce soir!—Et donc! répondit une petite élève que je crois fort bonne, c'est mal à toi, Blanche, de te moquer d'elle, après avoir lassé sa patience comme tu l'as fait.—Moi et les autres! répartit Blanche. Que veux-tu? elle ne sait pas nous tenir!—Nous ne sommes pas faciles, il est vrai! dit Nathalie d'un air content.—Cela fait-il notre éloge? répondit la petite Clotilde.—Tais-toi, mignonne, on ne te demande pas ton avis. Les grandes mènent la classe, et les petites suivent.—Notre tour viendra, dit Clotilde; et, relevant la tête d'un air triomphant, elle chanta à demi-voix ce vers d'un hymne trop connu:

Nous entrerons dans la carrière
Quand nos aînés n'y seront plus;
Nous y trouverons leur poussière
Et l'exemple de leurs vortus!

La physionomie de la petite avait quelque chose de si intrépidement comique, qu'un fou rire éclata parmi les élèves, et moi-même, quoique souffrante d'esprit et de corps, je ne pus tenir mon sérieux. Clotilde s'en aperçut, elle courut vers moi, se jeta à mon cou en s'écriant: "Pardonnez-nous, Mademoiselle, nous sommes plus folles que méchantes; mais vrai, nous serons sages à l'avenir!"

Quelques autres élèves s'approchèrent et me firent des protestations, et quoique Blanche et Nathalie n'eussent pas dit un mot, j'allai chez madame Delacroix et je la priai de lever la retenue du premier jeudi du mois qu'elle avait imposée à toute la classe. Elle eut la bonté d'y consentir, et le soir, quand nous fûmes seules, elle me parla avec douceur de ce qui s'était passé le matin, m'encourageant à surmonter ma timidité, à m'armer de ce calme réfléchi contre lequel la malice ou l'espièglerie

de la jeunesse viennent échouer. Je ne pensais pas qu'elle fût si bonne et si indulgente... Cette conversation m'a rassénorée.

JOUR DE NOËL. 18...

Ce matin, à l'église, je me suis sérieusement examinée devant le bon Dieu que je venais de recevoir, et je me suis trouvé bien des torts... Je voulais l'affection de ces enfants, j'exigeais d'elles une docilité confiante que le dévouement seul peut obtenir, et moi, qu'avais-je donc fait pour elles? Les ai-je aimées? Les supporté-je avec patience? Avais-je pour elles les regards caressants, la douce indulgence, les soins attentifs qui pouvaient leur faire oublier que, bien jeunes, elles étaient déjà sevrées de la maison maternelle? Embrassé-je, enfin, mon devoir envers elles avec une âme généreuse et une véritable abnégation? Non... non, sans doute. Je me suis pliée à cette position parce qu'il le fallait; j'ai subi ce travail, mais je ne l'ai ni accepté, ni aimé; sans cesse je murmurais sous le fardeau, je jetais des regards d'envie sur des positions meilleures; je n'avais pour les enfants qui me sont confiées ni sympathie, ni bienveillance, et ma sombre humeur devait souvent, je l'avoue, leur rendre bien maussades et mes leçons et ma présence... Pardon, mon Dieu! en murmurant contre mon sort, c'étaient les décrets de votre providence que j'accusais, et, en refusant le joug, je refusais aussi la couronne! Fortifiez mon âme, afin que je sois bonne et dévouée; car, je le sens, il faut de l'énergie pour être toujours bon et indulgent à autrui; donnez-moi pour vous un cœur d'enfant, un cœur de mère pour ces jeunes filles; que je puisse leur faire un peu de bien, non pour en tirer de la gloire et des avantages, mais à cause de vous, Seigneur, qui chérissez d'un grand amour ces petites âmes; à cause des saints anges qui les gardent, et qui voient sans cesse la face du Père qui est dans les cieux!

DÉCEMBRE 18...

Quoique l'approche de la nouvelle année mette un peu de désordre parmi les élèves, ma classe marche mieux... Je tâche de donner quelque intérêt à mes leçons, et de m'intéresser moi-même à ce que j'explique; je relève avec moins d'aigreur les étourderies, les petites fautes de ces pauvres enfants, j'écoute leurs demandes avec moins de hauteur et plus d'indulgence, et il me semble que cette méthode me réussit mieux... N'est-ce pas madame de Chantal qui disait: *J'ai essayé de tous les genres de gouvernement, et je n'ai réussi que par la douceur et la patience?* Pendant mes heures de liberté, j'étudie un peu; je lis *l'Histoire ancienne* de Rollin; j'en fais un extrait que j'accompagne de notes géographiques, et je goûte dans ce paisible travail, dans ce coup-d'œil jeté sur la vaste antiquité, un plaisir que je ne connaissais pas, alors que je piochais pour emporter des prix ou pour obtenir mon diplôme de premier degré.

JANVIER 18...

J'ai reçu une bien bonne lettre de ma mère. Comme elle me remercie de ce peu d'argent que je suis si heureuse de lui offrir! Le travail est doux lorsqu'il a un pareil but... Mais quand la reverrai-je? Léonide est contente de la petite layette que j'ai eu le plaisir de faire pour elle... la vie est belle lorsqu'elle peut être utile aux autres...

FÉVRIER 18...

La pauvre Blanche est bien souffrante: il lui est venu un mal douloureux, qu'on appelle, je crois, un antrax, et qui exige un pansement difficile et pénible. Je suis allée la voir plusieurs fois à l'infirmerie; d'abord elle a